

prendre, tout cela agit fortement sur l'esprit des matelots, et suffit à établir l'autorité de Garry.

D'ailleurs, Garry n'était plus reconnaissable; il avait abattu les larges favoris qui encadraient son visage, et sa figure ressortait plus impassible encore, plus énergique, plus impérieuse; revêtu des habits de son rang déposés dans sa cabine, il apparaissait avec les insignes du commandement.

Aussi, avec cette mobilité naturelle, l'équipage du *Forward*, emporté malgré lui-même, s'écria d'une seule voix :

« Hurrah ! hurrah ! hurrah pour le capitaine ! »

— Shandon, dit celui-ci à son second, faites ranger l'équipage; je vais le passer en revue.

Shandon obéit, et donna ses ordres d'une voix altérée. Le capitaine s'avança au-devant de ses officiers et de ses matelots, disant à chacun ce qu'il convenait de lui dire, et le traitant selon sa conduite passée.

Quand il eut fini son inspection, il remonta sur la dunette, et d'une voix calme il prononça les paroles suivantes :

« Officiers et matelots, je suis un Anglais, comme vous, et ma devise est celle de l'amiral Nelson :

« L'Angleterre attend que chacun fasse son devoir ! »

« Comme Anglais, je ne veux pas, nous ne voulons pas que de plus hardis aillent là où nous n'aurions pas été. Comme Anglais, je ne souffrirai pas, nous ne souffrirons pas que d'autres aient la gloire de s'élever plus au nord. Si jamais pied humain doit fouler la terre du pôle, il faut que ce soit le pied d'un Anglais ! Voici le pavillon de notre pays. J'ai armé ce navire, j'ai consacré ma fortune à cette entreprise, j'y consacrerai ma vie et la vôtre, mais ce pavillon flottera sur le pôle boréal du monde. Ayez confiance. Une somme de mille livres sterling (2) vous sera acquise par chaque degré que nous gagnerons dans le nord à partir de ce jour. Or, nous sommes par la soixante-douzième, et il y en a quatre-vingt-dix. Comptez. Mon nom d'ailleurs vous répondra de moi. Il signifie énergie et patriotisme. Je suis le capitaine Hatteras ! »

— Le capitaine Hatteras ! s'écria Shandon. Et ce nom, bien connu du marin anglais, courut soudainement parmi l'équipage.

« Maintenant, reprit Hatteras, que le brick soit ancré sur les glaçons; que les fourneaux s'éteignent et que chacun retourne à ses travaux habituels. Shandon, j'ai à vous entretenir des affaires du bord. Vous me rejoindrez dans ma cabine, avec le docteur, Wall et le maître d'équipage. Johnson, faites rompre les rangs. »

Hatteras, calme et froid, quitta tranquillement la dunette, pendant que Shandon faisait assurer le brick sur ses ancrs.

Qu'était donc cet Hatteras, et pourquoi son nom faisait-il une si profonde impression sur l'équipage ?

John Hatteras, fils unique d'un brasseur de Londres, mort six fois millionnaire en 1852, embrassa, jeune encore, la carrière maritime, malgré la brillante fortune qui l'attendait. Non qu'il fut poussé à cela par la vocation du commerce, mais l'instinct des découvertes géographiques le tenait au cœur; il rêva toujours de poser le pied là où personne ne l'eût posé encore.

A vingt ans déjà, il possédait la constitution vigoureuse des hommes mûres et sanguins; une figure énergique, à lignes géométriquement arrêtées, un front élevé et perpendiculaire au plan des yeux, ceux-ci beaux, mais froids, des lèvres minces dessinant une bouche avare de paroles, une taille moyenne, des membres solidement articulés et nus par des muscles de fer, formaient l'ensemble d'un homme doué d'un tempérament à toute épreuve. A le voir, on le sentait audacieux, à l'entendre, froidement passionné; c'était un caractère à ne jamais reculer, et prêt à jouer la vie des autres avec autant de conviction que la sienne. Il fallait donc y regarder à deux fois avant de le suivre dans ses entreprises.

John Hatteras portait haut la fierté anglaise, et ce fut lui qui fit un jour à un Français cette orgueilleuse réponse.

« Les Français disaient devant lui avec ce qu'il supposait être de la politesse, et même de l'amabilité :

« Si je n'étais Français, je voudrais être Anglais. »

— Si je n'étais Anglais, moi, répondit Hatteras, je voudrais être Français. »

On peut juger l'homme par la réponse.

Il eût voulu, par-dessus tout, réserver à ses compatriotes le monopole des découvertes géographiques; mais, à son grand désespoir, ceux-ci avaient peu fait, pendant les siècles précédents, dans la voie des découvertes.

L'Amérique était due au Génois Christophe Colomb, les Indes aux Portugais Vasco de Gama, la Chine au Portugais Fernand d'Andrada, la Terre de Feu au Portugais Magellan, le Canada au Français Jacques Cartier, les îles de la Sonde, le Labrador, le Brésil, le cap de Bonne-Espérance, les Açores, Madère, Terre-Neuve, la Guinée, le Congo, le Mexique, le cap Blanc, le Groenland, l'Islande, la mer du Sud, la Californie, le Japon, le Cambodge, le Pérou, le Kamtchatka, les Philippines, le Spitzberg, le cap Horn, le détroit de Behring, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Bretagne, la Louisiane, l'île de Jean-Mayer, à des Islandais, à des Scandinaves, à des Russes, à des Portugais, à des Danois, à des Espagnols, à des Gé-

nois, à des Hollandais; mais pas un Anglais ne figurait parmi eux, et c'était un désespoir pour Hatteras de voir les signes exclus de cette glorieuse phalange des navigateurs qui firent les grandes découvertes des XV^e et XVI^e siècles.

Hatteras se consolait un peu en se reportant aux temps modernes; les Anglais prenaient leur revanche avec Sturt, Donal, Stuart, Burke, Willis, King, Gray, en Australie, avec Palliser en Amérique, avec Cyril Graham, Wadlington, Cunningham dans l'Inde, avec Burton, Speeke, Grant, Livingstone en Afrique.

Mais cela ne suffisait pas; pour Hatteras, ces hardis voyageurs étaient plutôt des perfectionneurs que des inventeurs; il fallait donc trouver mieux, et John eût inventé un pays pour avoir l'honneur de le découvrir.

Or, il avait remarqué que si les Anglais ne formaient pas majorité parmi les découvreurs anciens, et que s'il fallait remonter à Cook pour obtenir la Nouvelle-Calédonie en 1774 et les îles Sandwich où il périt en 1778, il existait néanmoins un coin du globe sur lequel ils semblaient avoir réuni tous leurs efforts.

C'étaient précisément les terres et les mers boréales du nord de l'Amérique.

En effet, le tableau des découvertes polaires se présente ainsi :

La Nouvelle-Zélande, découverte par Willoughby en 1583	
L'île de Weigatz ..	Barrough .. 1586
La côte ouest du Groenland ..	Davis .. 1585
Le détroit de Davis ..	Davis .. 1587
Le Spitzberg ..	Willoughby .. 1596
La baie d'Hudson ..	Hudson .. 1610
La baie de Baffin ..	Baffin .. 1616

Pendant ces dernières années, Hearne, Mackenzie, John Ross, Parry, Franklin, Richardson, Beecher, James Ross, Back, Dease, Simpson, Rae, Inglefield, Belcher, Austin, Kellet, Moore, MacClure, Kennedy, MacClintock, fouillèrent sans interruption ces terres inconnues.

On avait bien délimité les côtes septentrionales de l'Amérique, à peu près découvertes le passage du nord-ouest, mais ce n'était pas assez; il y avait mieux à faire, et ce mieux, John Hatteras l'avait deux fois tenté en armant deux navires à ses frais; il voulait arriver au pôle même, et couronner la série des découvertes anglaises par une tentative du plus grand éclat.

Parvenir au pôle, c'était le but de sa vie.

Après d'assez beaux voyages dans les mers du sud, Hatteras essaya pour la première fois, en 1846, de s'élever au nord par la mer de Baffin; mais il ne put dépasser le soixante-quatorzième degré de latitude; il monta le sloop *Hallifax*; son équipage eut à souffrir des tourments atroces, et John Hatteras poussa si loin son aventureuse témérité, que désormais les marins furent peu tentés de recommencer de semblables expéditions sous un pareil chef.

Cependant, en 1850, Hatteras parvint à enrouler sur la goëlette le *Forward* une vingtaine d'hommes déterminés, mais déterminés surtout par le haut prix offert à leur audace. Ce fut dans cette occasion que le Dr. Clawbonny entra en correspondance avec John Hatteras, qu'il ne connaissait pas, et demanda à faire partie de l'expédition; mais la place de médecin était prise, et ce fut heureux pour le docteur.

Le *Forward*, en suivant la route prise par le *Neptune* d'Arberdeen en 1817, s'éleva au nord du Spitzberg jusqu'au soixante-seizième degré de latitude. Là, il fallut hiverner; mais les souffrances furent telles et le froid si intense, que pas un homme de l'équipage ne revint à l'Angleterre, à l'exception du seul Hatteras, rapatrié par un baleinier danois, après une marche de deux cents milles à travers les glaces.

La sensation produite par ce retour d'un seul homme fut immense. Qui oserait désormais suivre Hatteras dans ses folles tentatives? Cependant, il ne désespéra pas de recommencer. Son père, le brasseur, mourut, et il devint possesseur d'une fortune de nabab.

Sur ces entrefaites, un fait géographique se produisit, qui porta le coup le plus sensible à John Hatteras.

Un brick, l'*Advance*, monté par dix-sept hommes, armé par le négociant Grinnel, commandé par le docteur Kane, et envoyé à la recherche de sir John Franklin, s'éleva, en 1853, par la mer de Baffin et le détroit de Smith, jusqu'au-delà du quatre-vingt-deuxième degré de latitude boréale, plus près du pôle qu'aucun de ses devanciers.

Or, ce navire était américain, ce Grinnel était Américain, ce Kane était Américain !

On comprendra facilement que le dédain de l'Anglais pour le Yankee se changea en haine dans le cœur d'Hatteras; il résolut de dépasser à tout prix son audacieux concurrent, et d'arriver au pôle même.

Depuis deux ans, il vivait incognito à Liverpool. Il passait pour un matelot. Il reconnut dans Richard Shandon l'homme dont il avait besoin; il lui fit ses propositions par lettre anonyme, ainsi qu'au docteur Clawbonny. Le *Forward* fut construit, armé, équipé. Hatteras se garda bien de faire connaître son nom; il n'eût pas trouvé un seul homme pour l'accompagner. Il résolut de ne prendre le commandement du brick que dans des conjonctures impérieuses, et lorsque son équipage serait engagé assez avant pour ne pas reculer; il avait en réserve, comme on l'a vu, de telles offres d'argent à faire à ses hommes, que pas un ne refuserait de le suivre jusqu'au bout du monde.

Et c'était bien au bout du monde, en effet, qu'il voulait aller.

Or, les circonstances étant devenues critiques, John Hatteras n'hésita plus à se déclarer.

Son chien, le fidèle Duk, le compagnon de ses traversées, fut le premier à le reconnaître,

et, heureusement pour les braves, malheureusement pour les timides, il fut bien et dûment établi que le capitaine du *Forward* était John Hatteras.

(A continuer.)

LES CANADIENS DE L'OUEST

—
JOSEPH ROLETTE

—
XVI

Les autorités américaines passèrent plusieurs traités en 1828 avec les sauvages de la Prairie-du-Chien pour acquérir d'eux des étendues de terre considérables. L'un eut lieu le 29 juillet avec les Chippewas, Ottawas et Potowatomies, et l'autre, le 1er août, avec les Winnebagoes. Les commissaires américains étaient le respecté colonel Pierre Ménard, de Kaskaskia, le général John McNeil, et M. Caleb Atwater. Antoine Leclair, Jacques Methé, Pierre Paquet, Michel Brisebois agirent comme interprètes.

Pour mieux inspirer le respect aux sauvages, les négociations se firent avec beaucoup de pompe. Les commissaires des États-Unis étaient entourés d'un brillant état-major, des agents, sous-agents, interprètes, et d'un grand nombre de soldats armés jusqu'aux dents. Beaucoup de dames, entre autres madame Rolette et ses demoiselles, vêtues de leurs plus riches toilettes, ajoutaient par leur présence à l'éclat de la cérémonie. De leur côté, les principaux chefs indiens portaient leurs habits d'apparat, leurs plus brillants plumages, leurs armes de guerre traditionnelles; leurs squaws exhibaient fièrement leurs plus riches étoffes, leurs broderies les plus fines, les plus étincelantes; et tout cela formait un tableau bien disparate, mais qui ne laissait pas que d'être fort pittoresque.

Avant de conclure le traité du 29 juillet, le chef des Winnebagoes, appelé le Petit-Cerf, prononça un discours fort remarquable, en ce qu'il renferme une protestation touchante contre les empiétements des Américains, qui, d'année en année, les obligeaient, moyennant de faibles compensations, à leur vendre des portions considérables de leur pays, pour les refouler finalement dans les vastes déserts du Far-West. Le Petit-Cerf fit voir en cette circonstance combien le souvenir de la France était encore cher aux sauvages, en faisant constater sa conduite toute de bienveillance à leur égard avec les procédés trop souvent arbitraires des États-Unis. Voici, du reste, ses propres paroles, telles que recueillies par M. Atwater, l'un des commissaires américains :

Pères ! Le premier homme blanc que nous connaissons était un Français. Il vécut au milieu de nous, et à notre façon. Il se peignit, fuma sa pipe avec nous, chanta et dansa avec nous, et maria nos squaws; mais il ne nous demanda pas d'acheter nos terres ! L'habit rouge (l'Anglais) vint ensuite; il nous donna de beaux habits, des couteaux, des fusils, des trappes, des couvertes et des bijoux; il fit assise nos chefs et nos guerriers à sa table; leur fit porter l'épaulette; leur donna des commissions, et suspendit des médailles sur leurs poitrines; mais il ne nous demanda jamais de lui vendre notre pays ! Il fut suivi de l'habit bleu (l'Américain), qui avait à peine vu une petite partie de notre pays, qu'il désira voir une carte de tout le reste. Et il l'avait à peine vu, qu'il nous demanda de le lui vendre en entier. Le gouverneur Cass nous pressa l'an dernier, à la Baie-Verte, de lui vendre tout notre pays, et, maintenant, vous, Pères, vous réitérez cette demande. Pourquoi désireriez-vous ajouter notre petit pays au vôtre qui est déjà si grand ? Lorsque je me rendis à Washington pour voir votre grand Père, j'aperçus de grandes maisons tout le long de la route; de fait, Washington, Baltimore, Philadelphie et New-York sont de grandes et splendides cités. La maison du Président était si grande et si belle; les tapis, les tables, les glaces, les chaises et tous les autres articles si magnifiques, qu'en y entrant je crus me trouver dans le ciel, et voir le Grand-Esprit dans la personne du vieillard qui l'habitait; ce n'est que lorsqu'il nous eut serré la main et qu'il eut embrassé nos squaws que je vis qu'il était semblable à nous, qu'il n'était qu'un homme !

Vous nous demandez de vendre notre pays et d'aller nous réfugier dans les régions immenses de l'Ouest.

Nous ne possédons pas cette contrée; le dain, le cerf, l'élan, le castor et le buffle qui l'habitent ne nous appartiennent pas, et nous n'avons pas le droit de les tuer. Nos femmes et nos enfants, assis maintenant en arrière de nous, nous sont chers, tout comme notre pays où reposent en paix les os de nos ancêtres.

Pères ! Ayez pitié d'un peuple faible en nombre, pauvre et sans secours. Vous voulez avoir notre pays ? Le vôtre est plus grand que le nôtre. Avez-vous besoin de nos wigwams ? Vous habitez des palais. Avez-vous besoin de nos chevaux ? Les vôtres sont plus gros et meilleurs que les nôtres. Avez-vous besoin de nos femmes ? Les vôtres qui sont assises maintenant en arrière de vous — en indiquant madame Rolette, ses superbes filles, et les dames des officiers de la garnison — sont plus belles et plus richement vêtues que les nôtres. Regardez-les donc. En vérité, Pères, quel peut être votre motif ?

Ces traités, arrachés trop souvent par l'intimidation, les menaces, les promesses, ou l'influence de l'eau-de-vie, n'avaient pas toujours pour effet d'assurer une paix durable avec les tribus indiennes. Le feu de la vengeance couvait quelque temps sous la cendre, puis éclatait tout à coup avec une violence extraordinaire. Il suffisait qu'un chef de valeur se mit à la tête des sauvages, et réchauffât leur courage, pour voir recommencer ces luttes sanglantes qui sont une tache dans l'histoire des États-Unis et la condamnation de leur politique envers les premiers habitants de ce pays.

Ainsi, il n'y avait pas longtemps que les traités de la Prairie-du-Chien étaient signés, que déjà les tribus déterraient la hache de guerre. Elles avaient à leur tête le terrible Black-Hawk, l'idole de sa race, la terreur de ses ennemis, le digne émule des Pontiac et des Tecumseh.

La Prairie-du-Chien se trouvait trop près du théâtre des hostilités pour ne pas en ressentir le contre-coup. Plusieurs engagements eurent lieu dans les alentours, et Rolette dut prendre part, le 1er août 1832, à un combat, à quarante milles en amont de la Prairie-du-Chien, sur la rive nord du Mississippi, dans lequel les Indiens perdirent 23 guerriers, en outre d'un grand nombre de blessés. Un témoin oculaire cité par Samuel G. Drake (1), dit que la lutte fut très-sérieuse, et que Rolette se battit comme un brave.

Black-Hawk résista longtemps et vaillamment aux troupes américaines. Celles-ci tentèrent bien des fois de cerner ses bandes peu nombreuses, et d'engager une action décisive, mais elles paraissaient insaisissables. Finalement, ses forces s'épuisant, et les soldats américains devenant « plus nombreux que les feuilles de la forêt, » il fut capturé et livré au général Street, à la Prairie-du-Chien, le 27 août 1832, quelques semaines après une bataille désastreuse, qui anéantit ses dernières chances de succès.

On prête de fières paroles à Black-Hawk lorsqu'il fut fait captif, entre autres les suivantes :

Black-Hawk est un véritable sauvage, et dédaigne de se lamenter comme un squaw. Il ne regrette que sa femme, ses enfants, ses amis. Peu lui importe le sort qui l'attend. Il s'inquiète seulement de sa nation et des Indiens. Ils souffriront. Il déplore leur sort. Les blancs ne scalpent pas, mais ils font pis; ils empoisonnent le cœur; il n'est pas pur chez eux. Ses frères ne seront pas scalpés, mais avant longtemps ils seront comme des blancs, de sorte qu'on ne pourra plus avoir confiance en eux, et comme dans les établissements des blancs, il faudra parmi eux autant d'officiers qu'il y aura d'hommes pour maintenir l'ordre.

Adieu ! ma nation ! Black-Hawk a essayé de te sauver et de te venger. Il a bu le sang de quelques-uns des blancs. Il a été fait prisonnier, et il a vu ses plans échouer. Il n'a pu faire davantage. Il est près de sa fin. Son soleil va se coucher et ne se lèvera plus jamais. Adieu ! Black-Hawk.

Black-Hawk s'attendait à la mort, mais il fut épargné. On l'emmena d'abord à Jefferson Barracks, à environ neuf milles de Saint-Louis; puis on le conduisit à Washington, où il eut une entrevue avec le Président; on lui fit visiter ensuite les principales villes américaines, où il fut partout fêté et acclamé par un immense concours de population. Il promit de vivre désormais en paix avec les blancs, dont il reconnut la puissance, et il fut rendu à la liberté, au mois d'août 1833, ainsi que ses autres compagnons de captivité; ce qui produisit un bon effet sur la population indienne.

JOSEPH TASSÉ.

(A continuer.)

(1) *England expects every one to do his duty.*

(2) 25,000 francs.

(1) *Biographical History of the Indian North America*, p. 128.